

bâtiment de la Compagnie qui fera voile pour l'Europe.

— Vous emporterez avec vous le portefeuille qui est là, sur cette table, et la cassette aux pierres précieuses, dont, mieux que moi, vous connaissez la valeur.

— Vous trouverez dans ce portefeuille, avec des lettres de change, un certain nombre de notes qui pourront vous être utiles, des papiers divers, et une lettre que j'ai écrite ce soir à ma fille chérie, lorsque j'ai senti que je ne devais plus penser à la revoir.

— Hélas ! j'aurais voulu consigner dans un mémoire les résultats de mes recherches et de mes travaux dans l'Inde, afin de les offrir à l'Académie de médecine de Paris. La mort me prend trop tôt, le fruit de mon patient labeur est perdu pour la science.

— Manette, continua-t-il, dès que vous serez arrivée en France, vous vous rendrez à Paris. Une note, que vous trouverez dans le portefeuille, vous dira ce que vous devrez faire alors. Si ma fille, qui est mariée, et mère peut-être, n'habite plus au village Levallois, on vous fera connaître le lieu de sa résidence.

— Quand vous serez devant elle, vous lui remettrez la lettre que j'ai écrite pour elle et vous lui direz :

— Je vous apporte la bénédiction du docteur Elisée Grandier, votre père, qui est mort dans l'Inde entre mes bras, et qui, du haut du ciel où il est maintenant, veille sur vous !

— Vous ne lui parlerez ni de sa mère, ni du passé, pourtant, vous ne lui laisserez pas ignorer combien je l'aimais. Sans lui dire pourquoi, vous lui apprendrez que c'est pour elle que j'ai souffert.

— Après cela, vous partagerez avec elle la somme que vous auront donnée les lettres de change et aussi les pierres précieuses de la cassette.

— Pourquoi ce partage, mon frère ?

— Parce qu'il y a votre part, Manette.

— Non, répliqua-t-elle vivement, tout appartient à votre fille.

— Manette, votre frère ne l'entend pas ainsi : vous avez été mon associée ; la moitié de ce que nous avons gagné est à vous... Vous prendrez votre part, je l'exige, je le veux...

— L'autre moitié est pour ma fille, vous entendez, Manette, pour ma fille, ma fille seule... Rien pour sa mère, rien... je ne connais pas cette femme.

— Quand vous aurez fait le partage, Manette, vous embrasserez pour moi Virginie Grandier et vous lui direz de donner de temps à autre un souvenir, et, s'il se peut, une larme à la mémoire de son père.

— Manette, j'ai tout dit ; n'oubliez rien. Maintenant, je regarde le ciel et je me prépare au grand sommeil !

Manette retomba sur ses genoux et, son visage dans ses mains, se remit à pleurer.

Un instant plus tard, Elisée ne pouvait plus parler. Mais son regard, expressif encore, semblait dire à Manette :

— N'oubliez rien des choses que je vous ai recommandées de faire.

Au milieu de la nuit, il exhala son dernier soupir.

Le soir du même jour, Manette lui rendit les derniers devoirs.

Ensuite, ayant caché le portefeuille dans sa poitrine, et mis sous son bras la précieuse cassette, elle ferma la porte de la maison et prit place dans la voiture qui allait la conduire à Calcutta. Elle emportait encore avec elle une caisse remplie de fioles contenant des remèdes souverains et divers autres produits chimiques, dont elle connaissait l'emploi.

XVI

Manette fit la traversée de Calcutta en Angleterre, s'embarqua ensuite pour la France et arriva au Havre. De là, une invention nouvelle, — le chemin de fer, — dont elle avait entendu parler, mais qu'elle ne connaissait pas encore, la transporta en quelques heures au centre de Paris. Elle se fit conduire dans un hôtel meublé, où elle loua une chambre pour un mois.

Pour les gens de l'hôtel, comme pour tous ceux qui la voyaient, Manette était un objet d'étonnement et de curiosité. En effet, il était impossible de ne pas être frappé par ses allures bizarres, son teint bronzé, son regard plein d'éclat et sa laideur

étrange. Ensuite, elle portait encore le costume de femmes de la classe moyenne du peuple hindou. Elle parlait très correctement le français et l'anglais et parfaitement aussi la langue des adorateurs du Dieu révélé par Manou qui est, comme notre Dieu catholique, une mystérieuse trinité : Brahma, Vischnou et Siva.

Manette n'avait pas besoin de consulter ses notes ; pendant la traversée, elle les avait apprises par cœur.

Ayant sous son bras sa cassette, qui ne la quittait jamais, et dans sa poitrine contre son cœur, le portefeuille du docteur Grandier, elle se rendit chez le baron de Rothschild, le premier banquier de l'univers.

A la personne qui la reçut, elle présenta une lettre.

Après avoir lu, la personne lui dit :

— Nous sommes avisés que nous aurons à payer cette somme à présentation des lettres de la Compagnie des Indes ; vous pouvez passer à la caisse.

— Je ne toucherai pas aujourd'hui, répondit Manette ; je reviendrai dans quelques jours.

— La maison est à vos ordres.

Manette s'inclina devant le personnage, qui lui rendit son salut, et se retira.

Suivant en tout les instructions écrites du docteur, Manette avait fait louer une voiture, qui était entièrement à ses ordres. En rentrant à son hôtel, elle commanda sa voiture pour le lendemain matin, neuf heures.

Le cocher fut exact à l'heure, mais déjà Manette l'attendait.

— Vous allez me conduire, lui dit-elle, au village Levallois.

— Passé la porte de Courcelles, répondit le cocher, nous y serons bientôt.

Il toucha le flanc de son cheval de la mèche du fouet, la voiture partit.

Nous allons dire ce qui s'était passé à Levallois depuis la visite que l'armateur du Have avait faite à madame Grandier, se faisant appeler madame de Loubel. C'est ce qu'une vieille femme, qui tenait une petite boutique de fruiterie, raconta à Manette Biron en ces termes :

— J'ai bien connu madame de Loubel et aussi sa demoiselle, qui était jolie et tout à fait charmante. C'est chez moi que leur domestique achetait ses fruits et ses légumes. On disait ici que madame de Loubel avait été très riche, mais que des malheurs qu'on ne connaissait pas, l'avait presque ruinée. Toutefois, elle possédait une maison assez gentille, celle que vous pouvez apercevoir d'ici, derrière ces marronniers et avec sa maison une rente suffisante pour vivre convenablement avec sa fille et une domestique.

— Un jour, on apprit que mademoiselle Virginie se mariait. On sut en même temps, parce que cela fut répété par je ne sais qui, que le véritable nom de madame de Loubel était Grandier, et qu'on devait la considérer comme veuve, son mari ayant disparu et n'ayant plus donné signe de vie depuis je ne sais combien d'années.

— Tout cela fit beaucoup causer à l'époque.

— Mademoiselle Virginie avait épousé un jeune homme qui paraissait fort bien et de bonne famille. Il avait trente ans et se nommait Alfred Vermont. Il travaillait, paraît-il, chez un agent de change et faisait des affaires à la Bourse. On disait à Levallois qu'il gagnait de l'argent gros comme lui. Cela devait être, car on vit tout de suite une grande aisance entrer dans la maison de madame de Loubel. Je dois vous dire que madame Vermont n'avait pas voulu quitter sa mère. Donc, M. Vermont vivait avec sa belle mère ; il fit élever la maison d'un étage et bâtit à côté, sur une partie du jardin, des écuries et remises. M. Vermont eut alors son cheval et sa voiture.

— Dix ou onze mois après le mariage, madame Vermont mit au monde un enfant, c'était un petit garçon. Je l'ai vu bien souvent, et je me rappelle encore sa délicieuse petite figure d'ange, fraîche et rose ; il était adorable, ce bébé, et gentil à croquer.

— L'année suivante, madame de Loubel, ou plutôt madame Grandier mourut. C'était le premier malheur. Les autres n'allaient pas tarder à arriver. M. Vermont menait toujours la vie à grandes guides, comme on dit.

— Un beau jour, — il y a de cela quatre ans, M.

Vermont disparut tout à coup, comme autrefois avait disparu le père de sa femme.

— L'événement fit grand bruit et je n'ai pas besoin de vous dire qu'ici, à Levallois, on plaignait beaucoup la jeune femme et son bel enfant. On disait que M. Vermont avait fait des pertes énormes à la Bourse et qu'il n'avait pas voulu survivre à sa ruine. Les uns prétendaient qu'il s'était brûlé la cervelle ; les autres, au contraire, affirmaient qu'il s'était enfui en Amérique, emportant de fortes sommes que des petits capitalistes lui avaient bénévolement confiées pour faire des opérations d'agiotage. Agiotage, j'ai retenu ce mot, mais j'avoue que je ne sais pas du tout ce qu'il signifie.

— Ni moi non plus, dit Manette, qui écoutait en proie à une angoisse inexprimable.

— Enfin continua la vieille fruitière, l'un disait blanc et l'autre noir. La vérité est que M. Vermont avait disparu ; pour lors, ceci ou cela pouvait être vrai ; mais personne ne sut jamais le fin mot de l'affaire. Et je puis vous assurer que madame Vermont était à ce sujet dans l'ignorance comme tout le monde.

— Qu'il les eût perdues à la Bourse ou emportées avec lui je ne sais où, M. Vermont avait fait tort à bien des gens de sommes relativement considérables. Elles portèrent plainte au parquet et, qu'il fût mort ou en fuite, M. Vermont fut condamné en police correctionnelle à deux ans de prison. A mon avis, pour avoir abandonné sa femme et son enfant, il n'avait pas volé sa condamnation ; je trouve même que les juges ont été bien doux.

— Malheureusement, il avait encore d'autres créanciers : des fournisseurs, des prêteurs d'argent, que sais-je ! Ceux-ci ne voulurent rien perdre, et ils retombèrent sur madame Vermont, qui avait eu la faiblesse de signer un papier, lequel rendait son mari maître de tout ce qu'elle possédait. La maison avec ce qu'elle contenait fut saisie ; la pauvre jeune femme livra aux huissiers jusqu'à ses bijoux et ses robes. Tout fut vendu.

— Trois jours auparavant, après avoir congédié sa bonne, en lui payant ce qu'elle lui devait, madame Vermont était sortie de sa maison emportant son enfant dans ses bras.

— Et le soir, assise à la place où vous êtes, sa bonne me disait en pleurant :

— Ma pauvre maîtresse est partie sans vouloir emporter son linge ; elle n'a sur elle que son vêtement le plus modeste et trois ou quatre billets de cents francs.

— Voilà, madame, continua la fruitière, comment madame Vermont a quitté Levallois. Depuis, on n'a plus entendu parler ni d'elle, ni de son enfant. Abandonnée, ruinée et malheureuse par son mari, qu'est-elle devenue ? Personne ici ne le sait. Pauvre femme ! où est-elle allée ?

— Oui, pauvre femme ! murmura Manette d'une voix brisée.

Et tout bas elle ajouta :

— Pauvre âme du mort de Djhenapour, comme tu dois souffrir !

Elle essuya ses yeux mouillés de larmes et dit à la femme :

— J'ai encore quelque chose à vous demander, dites-moi le prénom de l'enfant de madame Vermont.

— Oh ! je ne l'ai pas oublié, répondit la fruitière, c'est Maurice.

— Merci, fit Manette.

Et tirant de sa poche une pièce d'or, une belle livre sterling d'Angleterre, elle la mit dans la main de la femme en disant :

— Ceci est pour vous dédommager du temps que vous avez perdu avec moi.

Il y avait dans ses instructions qu'elle devait payer généreusement tout service qui lui serait rendu.

Elle sortit de la boutique la tête baissée, l'œil sombre et le cœur désolé.

En revenant à Paris, elle réfléchit à ce qu'elle devait faire ; car le docteur Grandier n'avait pas prévu l'obstacle qui venait de se dresser devant elle.

La suite au prochain numéro

Vous avez le hoquet ? remplissez à demi un verre d'eau, plongez-y la lame d'un couteau et buvez en tenant d'une main la lame dans le verre. Le hoquet disparaît.